

L'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse, à la Real Sociedad Vascongada de los Amigos del País. San Sebastián.

Excmos. señores:

Il est venu à la connaissance de notre Compagnie que vous vous prépariez à célébrer en 1965 le deuxième centenaire de la vôtre.

En cette occasion remarquable et solennelle l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles Lettres de Toulouse tient à s'associer à vos fêtes et à vous présenter ses très sincères et cordiales félicitations.

D'une part, ne serait-ce qu'à raison de la tradition que vous représentez et maintenez.

Les objectifs présents, certes, de la Real Sociedad Vascongada de los Amigos del País ne sont plus ceux exactement qu'elle s'était assignés au moment de sa fondation. Aujourd'hui, comme c'est le cas de la plupart des Sociétés Savantes, votre activité est plus orientée vers les spéculations simplement intellectuelles et scientifiques qu'à la mise en oeuvre dans la pratique de réalisations qui relèvent davantage des organisations économiques désormais multipliées.

A ses origines par contre, votre Compagnie — qui avait expressément tenu à se dénommer «Sociedad Económica» —, s'était effectivement préoccupée de fonder l'économie locale des provinces Vascongadas. Pour développer l'agriculture et l'élevage, elle s'intéressa à l'étude des sols, des cultures, des engrais, à la sélection aussi du bétail. Elle voulut également moderniser l'industrie, aussi bien les vieux ateliers de filatures et tissages que les antiques «ferrerías». Ce n'est sans doute pas simple hasard que quelques années seulement après sa naissance s'apaise enfin en 1772 la longue querelle opposant les fonderies aux forestiers et que prenne à Araya son essor la première des entreprises métallurgiques de fonte au charbon de bois, celle d'Ajuria, toujours existante. Puis, parmi tant de ses «utilísimos objetos» que louait le grand voyageur Antonio Ponz figura l'enseignement: nulle Ecole Patriotique n'a connu plus de célébrité que ce Séminaire Royal de Vergara, ouvert en

1778, où furent créées les premières chaires espagnoles de chimie et minéralogie.

Vous n'avez pas complètement renoncé à ces buts premiers. Votre Société a comme jadis des filiales, tel le groupe Aranzadi, qui à côté de la recherche pure, s'efforce de maintenir les traditions folkloriques, étudie les moyens de débarrasser vos rivières des horribles résidus des papeteries, distribue dans les «caserfos» de vos vertes campagnes des feuilles de divulgation agricole, et collabore enfin avec l'Institut Espagnol d'Océanographie pour mieux conseiller les pêcheurs en mer cantabrique. Mais les Pouvoirs Publics ont seuls de nos jours les moyens de déboucher sur une action efficace de grande échelle et votre rôle est, comme le nôtre, celui surtout de mentors objectifs et désintéressés.

Très différente était la situation au XVIIIe siècle, dont l'Economie n'avait pas la complexité de celle de notre temps: on en pouvait espérer faire mouvoir les ressorts. Et, peut-être parce que fils d'un des fondateurs de la très célèbre Real Compañía Guipuzcoana de Caracas, témoin de ce que depuis 1728 le commerce d'Amérique avait enfin amené au Pays Basque la richesse, votre fondateur, «obra del molde de su siglo», voulut que vos premières Juntas soient au service du bien public.

Exemples on ne peut plus nobles et patriotiques, que devaient être promptement suivis. C'est la Real Vascongada qui servit de modèle à ces Sociétés Economiques que la seconde moitié du XVIIIe siècle vit se multiplier en Espagne, à la seule fin de servir le Pays et l'Etat. Il est ainsi justifié d'assurer qu'elle compte parmi les importants facteurs de rénovation de l'Espagne du siècle des lumières.

Motif déjà suffisant pour que tous les groupements d'hommes de bonne volonté qu'anime le désir de faire progresser l'Humanité célèbrent l'anniversaire de ce grand effort hispanique et en félicitent en vos personnes ceux qui en sont les héritiers et continuateurs.

Mais d'autre part, une raison plus personnelle nous pousse au moment de votre commémoration à vous complimenter. Nous ne pouvons pas en effet ne pas rappeler que vous devez, au moins partiellement, votre naissance et en tout cas vos premières inspirations, à notre Académie.

Car c'est dans notre ville et près de nous que votre fondateur, D. Francisco Xavier María de Munibe e Idiáquez, huitième Comte de Peñafiorida, fit ses études. Il s'est lui-même dépeint comme ayant voulu choisir notre tranquille et savante cité, qui valait surtout par ses institutions culturelles, «sin aquel bullicio y tropel de diversiones que en otros lugares más populosos de Francia». L'y voici arrivant en 1742, vo-

yageur de treize ans, les yeux ouverts, pleins de la curiosité de comprendre et de penser.

Nous avons la faiblesse de croire qu'en effet il ne pouvait mieux choisir que nos écoles. Car si selon l'antique dicton Paris était pour voir, Lyon pour avoir, et Bordeaux pour dispendre, c'est-à-dire dépenser, Toulouse par contre était «pour apprendre». Et encore, que si la réputation était de Montpellier, la Science était de Toulouse. A Toulouse donc le jeune basque aborda toutes les avenues du Savoir, celles des Humanités comme celles des Sciences exactes. Et cette universalité du désir de connaître, qui caractérisait les corps savants de Toulouse et rassemble toujours, venus de toutes les disciplines, les membres de notre Académie, fit, ainsi que le rapportent ses biographes, que «su afición a las ciencias le llevó a las letras».

Ses goûts allant toutefois plutôt aux sciences physiques et naturelles, le voici en juillet 1746, à 18 ans, soutenant avec éclat devant notre Académie, en présence de l'Ambassadeur de Sa Majesté Catholique et du Premier Président du Parlement représentant le Roi Très Chrétien, des «conclusions», nous dirions une thèse, de physique expérimentale, dédiées au Roi d'Espagne, Philippe V. Notre Compagnie, constituée depuis 1729 en «Société des Sciences», venait justement en 1746 de recevoir du Roi Louis XV ses lettres patentes et le statut d'Académie Royale des Sciences, Inscriptions et Belles Lettres, avec faculté de s'associer des membres étrangers. Nul doute qu'elle n'eût admis avec joie le jeune et brillant savant espagnol si celui-ci n'avait dû à l'automne 1746 brusquement abandonner Toulouse: la mort de son père, le faisant chef de lignée et administrateur des biens de la famille, le rappelait impérativement au pays natal.

Mais Peñaflorida n'oublia jamais ses années toulousaines, qui lui avaient permis d'acquérir personnalité scientifique. C'est pourquoi, lorsque en 1769 il décida que son fils, Ramón María de Munibe, — mort en 1774, à 23 ans, héros d'une histoire d'amour dont on prétend qu'est inspiré le Werther de Goethe, — devrait faire le tour de l'Europe savante afin de rapporter à la Real Sociedad Vascongada, dont il était le benjamin, tout ce qui s'y réalisait de notable et de neuf, il lui ordonna de commencer par Toulouse: la cité palladienne devait être l'initiatrice du fils, comme elle avait été celle du père.

Que nos prédécesseurs aient ainsi contribué à former et orienter votre fondateur établit donc déjà de vous à nous un lien. Mais de ce lien les attaches apparaissent encore plus étroites à considérer la gestation et l'administration de votre Société.

Parallèles sont en effet les processus dont devaient naître votre Compagnie et la nôtre.

Avant d'être en 1729 constituée en très officielle Société des Sciences, sous autorisation royale, notre Académie formait depuis 1640 une association privée, dite «Société des Lanternistes». Ceci parce que ses membres se réunissaient le soir en l'Hôtel de Malapeyre et s'y rendaient précédés d'un domestique qui les éclairait d'une lanterne. De là encore la devise de notre Académie: «Lucerna in nocte». Ces érudits dissertaient sur les Lettres et les Sciences, au sens large, sans spécialisation, abordant tour à tour la physique, l'astronomie, la géométrie, la chimie, l'anatomie, la botanique, les lettres, la philosophie, et la poésie même.

Semblablement, à Azcoitia, des «caballeritos» se groupaient en «tertulias» à la tombée de la nuit. Et au lieu de s'y divertir, comme ailleurs, au jeu ou à diner, ils y discutaient de ces études nouvelles et de ces découvertes, par quoi a été si fécond et bouillonnant le XVIIIe siècle. Les lundis on traitait de mathématiques, les mardis de thèmes philosophiques, les mercredis d'histoire et de traductions, les jeudis de musique, les vendredis de géographie, les samedis de problèmes d'actualité et les dimanches encore de musique. Tel est le point de départ de votre Société, puisque c'est dans ces tertulias d'Azcoitia que fut émise en 1763 l'idée soutenue au principal par Peñaflores, mais aussi par quinze autres «caballeritos», que soit élaboré au Pays Basque, à l'exemple d'autres nations, un «Plan de Agricultura, Ciencias y Artes útiles, Industria y Comercio», que pourrait mettre en oeuvre une Académie ou Société Savante. Favorablement accueilli par les Juntas Forales de Guipúzcoa le projet en fut développé à l'occasion de la réunion de celles-ci, suivie de fêtes, à Vergara en septembre 1764. Une «Société Economique», qui dès décembre 1764 devait s'intituler «des Amis du Pays», aurait pour fin de «fomentar, perfeccionar y adelantar la Agricultura, la Economía Rústica, las Ciencias y Artes, y todo cuanto se dirige inmediatamente a la conservación, alivio y conveniencias de la especie humana». La Société se constituait définitivement à Vergara le 6 février 1765, et le 8 avril obtenait du Roi Charles III, par son ministre, le marquis de Grimaldi, licence et autorisation royales, de se réunir. En 1770 devait lui être concédée la qualification de Royale.

Ainsi, au Pays Basque comme à Toulouse des initiatives d'abord privées reçurent sanction officielle.

Or, il nous est très agréable de constater que c'est notre exemple qui inspira, en partie, le vôtre. Votre remarquable Julio de Urquijo, l'une des plus notables figures scientifiques du Pays Basque de notre temps, a rapporté dans son étude de 1925 sur les Caballeritos de Az-

coitia que c'était à son retour de Toulouse que Peñaflorida s'était rendu compte du retard en Espagne des études scientifiques et du désavantage que cela supposait par rapport à la France immédiatement proche. Mais, comme votre fondateur l'écrira dans les statuts de votre Société, la nation vascongade a toujours eu «*inclinación y gusto hacia las Ciencias, Bellas Letras y Artes*». Il voulut donc, à l'imitation de ce qu'il venait de vivre et d'admirer, «*corregir y pulir las costumbres, desterrar el ocio, la ignorancia y sus funestas consecuencias*». Et en outre, resserrer les liens des trois provinces vascongades, — ce qu'il exprima en réalisant votre sceau de trois mains s'étreignant, avec la devise «*Irurak Bat*».

Mieux! Peñaflorida voulut vraiment que sa création imitât les Académies étrangères, sans toutefois les défauts qu'il avait observés chez celles-ci. Il a écrit une Histoire de la Société Vascongade, restée manuscrite et inachevée. Il y déclare expressément s'être proposé de «*copiar determinadas academias extranjerias, corrigiendo las faltas que en ellas había observado*». Or, il ne fait guère de doute que ce sont nos statuts qui inspirèrent largement ceux qu'il rédigea.

Dans notre Académie, nos Associés Ordinaires sont répartis en Classe des Sciences, subdivisée en deux sections: Sciences mathématiques et physiques, et Chimie, Sciences Naturelles, Médecine, et en Classe (indivise) des Inscriptions et Belles-Lettres. Semblablement y eut-il dans la R. Vascongada quatre «*Commissions*»: de Agricultura y Economía Rústica, de Ciencias y Artes Útiles, de Industria y Comercio, de Política y Buenas Letras. Nous avons ensuite des Associés Honoraires nationaux et étrangers, — en principe, grands noms de la Science —, des Associés Libres, ayant demandé à être dispensés d'assiduité, des Associés Correspondants (associés ordinaires ayant quitté la résidence de Toulouse), puis des Correspondants nationaux, non encore promus au rang d'Associés; enfin, des correspondants étrangers. Or, de même, les membres de votre Société étaient en 1765 répartis en 6 classes, qui devinrent 9 en 1773: les socios de número (24 titulaires), les socios honoraires, surnuméraires, «*de mérito*», Agrégés, Elèves, Vétérans, (équivalents de nos Associés Libres), Etrangers, etc.... Enfin, le Président, dont le premier fut Peñaflorida, portait le titre de «*directeur*», que nous avons aussi mais applicable chez nous au futur président, s'initiant pendant un an auprès de son prédécesseur aux fonctions qui seront les siennes.

Ces rapprochements ne sont pas futiles. Ils sont en effet indice que l'influence très certaine et profonde exercée au cours de près d'un millénaire par Toulouse sur tout le Norte espagnol, de la Navarre à la lointaine Galice, gardait encore au XVIIIe siècle de fortes et vivantes

racines. Il nous est en particulier très agréable que ce soit dans le plan culturel, le domaine des idées et des sciences générateur d'améliorations matérielles et morales, que se soit développée au principal cette influence. Et ce nous est, en plus, raison de légitime orgueil de penser que notre Académie a pu être inspiration et modèle de vos célèbres Sociétés Economiques des Amis du Pays, qui s'attachèrent à rénover l'économie espagnole et souvent y réussirent. Dès lors, un lien filial, et donc affectif, existe de vous à nous.

Nous élevant maintenant aux sphères de la Science pure, notre fierté s'accroît encore plus à constater que notre Académie a été associée à votre Société pour l'une des grandes découvertes de la Chimie. Il s'agit de l'« invention » du Wolfram ou Tungstène. Il est bien vrai que, comme dans le cas de la plupart des découvertes, celle de ce nouveau corps était vers la fin du XVIII^e siècle « dans l'air », et que de nombreux savants, allemands et suédois surtout, peuvent légitimement y attacher leur nom. Il n'empêche que c'est chez vous que « cristallisa » l'évènement. C'est dans votre filiale, votre Real Seminario Patriótico de Vergara, et dans son prestigieux « Laboratorium Chemicum », que vers 1782 fut mis au point le procédé par lequel les frères Elhuyar, D. Juan Joseph et D. Fausto, purent démontrer que le Wolfram était un nouveau corps simple, qu'ils parvinrent à isoler.

Or, s'ils en donnèrent la nouvelle aux Juntas generales de 1783 de votre Real Sociedad Vascongada de Amigos del País, (Segunda Comisión de Ciencias y Arte Útiles), sous la forme d'un mémoire de 41 pages intitulé « Análisis químico del Wolfram y examen de un nuevo metal que entra en su composición », ce même Mémoire a été quelques semaines après lu aussi en français à l'Académie des Sciences de Toulouse, en date du 24 Mars 1784. Il est publié au Tome II, 1784, de nos Mémoires, pp. 141-168, sous le titre « Mémoire sur la nature du Wolfram et celle d'un nouveau métal qui entre dans sa composition ». Ce nouveau métal n'est pas différent de celui que nous appelons aujourd'hui Wolfram; mais le mot de Wolfram désignait alors le minéral de couleur noirâtre, qui est un tungstate double de fer et de manganèse. Ailleurs, le nouveau métal a été généralement dénommé Tungstène. Mais les frères Elhuyar préférèrent garder le nom du minéral. Ils écrivaient en conclusion: « Nous donnerons à ce nouveau métal le nom de *Wolfran* (sic), dans le texte authentique de nos Mémoires), en le prenant de la matière dont nous l'avons retiré; et nous regarderons celle-ci comme une mine, dans laquelle ce métal est combiné avec le fer et la manganèse, comme nous l'avons déjà prouvé. Ce nom lui correspond mieux que celui de *Tungste* ou *Tungstène*. qu'on pourrait aussi lui donner; parce que le Wolfran est un minéral plus anciennement

connu que la tungstène, et surtout plus généralement parmi les minéralogistes». En hommage aux découvreurs et à la science espagnole, ainsi qu'au très remarquable foyer culturel que votre Société avait éveillée au Pays Basque, le nom de Wolfram est aujourd'hui en usage, à l'égal de celui de Tungstène.

Si les frères Elhuyar s'empressèrent de communiquer à notre Académie le résultat de leur recherches c'est qu'ils en étaient l'un et l'autre, «nouveaux correspondants», et que sans doute ils en tiraient fierté! Mais l'intérêt de cette publication dans nos Mémoires tient à ce que ce fut par l'intermédiaire de notre Compagnie que la France savante, et par celle-ci l'Europe éclairée, furent mises au courant de la grande découverte de vos illustres «socio».

Votre Société savante et la nôtre ont donc été rapprochées dans la gloire, comme dans les travaux quotidiens. Et communes étaient leurs aspirations, ainsi que leur désir du bien public. De cette association naissait une réciproque estime et le désir de nouvelles et fécondes collaborations. La temporaire dissolution qu'entraînerent, chez vous comme chez nous, les événements de la fin du siècle interrompit ces fructueux échanges. Mais le souvenir en demeure et l'amitié, que la poursuite d'un même idéal fait jaillir entre hommes de science et de bonne volonté.

En vous félicitant très chaleureusement pour votre deux centième anniversaire nous exprimons le voeu que la solide, sûre et pratique culture basque continue par vous à faire toujours progresser davantage les sciences et leurs applications. Et que notre Académie, toujours comme dans le passé attentive à vos travaux et recherches, leur amintienne son aide fraternelle, avec l'espoir que ces échanges soient gages d'une amicale collaboration, riche en moissons, pour le plus grand bien de la Science et de l'Humanité.

Le Secrétaire Perpétuel

Lucien Babonneau